

PRÉFACE

Il y a peu de sujets dans l'histoire romaine plus connus que celui d'Arrie et Pétus, que j'ai accommodé au théâtre avec plus de succès que je n'en espérais³. L'action principale à laquelle toutes les autres se rapportent est des plus simples, et je l'ai choisie ainsi pour éviter l'inconvénient où tombent la plupart des auteurs, qui chargeant leurs pièces de trop d'incidents ne s'attachent pas beaucoup à y faire régner les sentiments, parce que le soin de débrouiller leur intrigue les occupe entièrement. Quoique le public se soit déclaré pour ce coup d'essai, je ne laisserai pas de répondre à quelques objections qui m'ont été faites, quand ce ne serait que pour justifier les applaudissements qu'on a prodigués en ma faveur.

Feu Monsieur Boursault⁴, qui était de mes amis, ayant vu quelques élégies de ma façon, qu'il disait être remplies de pensées et de sentiments, me persuada que je pourrais venir à bout d'un poème dramatique, si je l'entreprenais. Il savait d'ailleurs que j'avais du goût pour le théâtre, et que j'avais lu avec application tous les auteurs qui en ont traité. Dans cette pensée, il me proposa le sujet d'Arrie et Pétus. C'était me prendre par mon faible. L'action de cette incomparable Romaine est si glorieuse à notre sexe, que je me sentis portée d'inclination à la mettre dans le plus beau jour qu'il me serait possible. J'acceptai sans balancer ce sujet : mais avant que de commencer j'en fis un projet que je soumis à son jugement. Il le trouva bon à une chose près. J'y faisais Arrie et Pétus amants ; il les voulait époux, comme ils sont dans l'histoire. J'eus beau lui dire que l'amour conjugal languirait sur la scène, et ne serait pas du goût de bien des gens, il ne revint point de son sentiment ; et moi-même, après y avoir pensé, je sentis bien qu'il avait raison, et que l'histoire serait trop défigurée. Ainsi je pris le parti de les faire amants aux trois premiers actes, et époux aux deux derniers. Un autre ami que je consultai dans le même temps ne voulait point de Narcisse. Il disait que cet affranchi de Claudius avait été tout à fait contraire à Agrippine : mais je lui représentai que, selon mon plan, Arrie étant fille de Silanus marié en secondes noces avec la mère de Messaline, Narcisse, qui avait porté Claudius à le faire mourir, devait prendre les intérêts d'Agrippine contre Arrie, d'autant plus que si cette dernière eût été élevée* à l'Empire, elle n'aurait pas manqué de le perdre pour venger la mort de son père⁵. Quelque temps après, on m'objecta que Claudius n'était point caractérisé*, et que je le faisais parler avec trop d'esprit pour un homme que l'histoire représentait comme un imbécile. À cela je répondis que son imbécillité* venait plus de sa mauvaise santé que d'un défaut d'esprit. Ce qui paraît surtout par le témoignage de Suétone⁶, qui rapporte que ce prince s'était fort appliqué aux lettres dans sa jeunesse, et avait composé plusieurs histoires. Le même auteur, aussi bien que Tacite⁷, le fait outre cela inventeur de quelques lettres de l'alphabet, qui furent en usage pendant son règne. À quoi j'ajoutai que je croyais qu'il était du devoir d'un auteur de tragédies de corriger les mœurs de ses héros, et de s'attacher davantage à peindre leur cœur que leur esprit. Outre que si j'avais fait parler Claudius en stupide, tout ce qu'il aurait dit de mauvais serait retombé sur moi, et que d'ailleurs il est assez bien peint par toutes ses actions, puisqu'il est la dupe d'Agrippine, d'Arrie, de Pétus, et même de Narcisse. Pour les autres caractères, je ne crois pas qu'ils aient besoin de justification. Ils me paraissent assez vrais, hors celui de Pétus, que j'ai rectifié, ne voulant point faire un lâche de mon héros : et c'est ce qui

3. « Voyez Martial livre I. Ep. 14 » (note de l'autrice). Marie-Anne Barbier fait référence à une de ses principales sources, *Les Épigrammes*, de Martial, poète latin du 1er s. ap. J.-C. Le suicide d'Arrie, modèle d'héroïsme féminin et de vertu conjugale, était en effet un sujet récurrent dans la tradition littéraire et picturale. Citons notamment sa présence dans les recueils consacrés aux femmes « fortes », s'étant illustrées par des faits glorieux dans l'Histoire, qui fleurissaient depuis le XVII^e s., ou dans les traités sur le mariage. En 1660, Gabriel Gilbert lui consacra également une pièce, *Arrie et Pétus, ou les amours de Néron*.

4. Edme Boursault (1638-1701), dramaturge et romancier, ancien protégé de Corneille et l'un des derniers représentants du classicisme, servit de mentor littéraire à Marie-Anne Barbier.

5. Sur les faits historiques et les modifications opérées par Marie-Anne Barbier, voir la notice sur la pièce.

6. Biographe latin du 1^{er} et 2^e s. ap. J.-C., dont les *Vies des douze Césars* servirent de source à Marie-Anne Barbier (chap. « Claude »).

7. L'autrice évoque les *Annales* de Tacite (XI-XII), historien romain (55-120 ap. J.-C.).

m'a portée à attribuer à un effet de son amour, la peur qu'il eut véritablement de la mort dont sa femme lui montra l'exemple.

Voilà, si je ne me trompe, les principales difficultés qu'on m'a faites, et auxquelles j'ai cru devoir répondre. À l'égard du reste on l'a trouvé assez bon, et peut-être meilleur que je n'aurais dû le souhaiter, puisque certains gens en ont pris occasion de dire qu'une femme n'était pas capable de si bien réussir. En vérité, je ne me serais jamais imaginé que ce qui a plu dans mon ouvrage, eût dû me nuire, ni qu'on refusât aux personnes de notre sexe le mérite de produire de bonnes choses. Je sais bien qu'on ne pouvait mieux louer ma pièce qu'en la trouvant au-dessus de la portée d'une femme, et que cela doit flatter ma vanité. Cependant j'avoue que je n'ai pas été insensible à cette injustice, et que je n'ai pu voir sans un peu de dépit qu'on ait voulu me ravir le fruit le plus précieux de mon travail. À la vérité, je ne doute point que le peu de capacité que les hommes accordent aux femmes n'ait donné lieu au bruit que quelques-uns ont affecté de répandre. Cependant, sans chercher des exemples dans l'antiquité, notre siècle a fourni assez de dames savantes pour détruire cette prévention, et je pourrais en citer une infinité pour autoriser ce que j'avance. Mais je me contente de parler ici des excellents ouvrages en prose et en vers de l'illustre Mademoiselle de Scudéry, des belles poésies de Madame la Comtesse de la Suze, de Madame Deshoulières, et de sa spirituelle fille qui marche si bien sur ses traces. Les prix d'Académie, qui sont pour ainsi dire devenus l'apanage des dames depuis que deux de celles que je viens de nommer leur en ont ouvert la carrière, sont des preuves incontestables du mérite de notre sexe ; et s'il faut y ajouter quelque chose au sujet du poème dramatique, les tragédies de Mademoiselle Bernard sont trop récentes pour être effacées de la mémoire des envieux de notre gloire⁸. Ils diront sans doute que nous ne faisons que prêter notre nom à tous les ouvrages qu'on nous attribue. Mais comment les hommes nous céderaient-ils une gloire qui n'est pas à nous, puisqu'ils nous disputent même celle qui nous appartient ?

8. Célèbres autrices du XVII^e siècle : la romancière Madeleine de Scudéry (1607-1701) et la poétesse Henriette de Coligny, comtesse de La Suze (1618-1673) figurent parmi les plus célèbres représentantes du courant précieux ; Antoinette Deshoulières (1637-1694 ?), l'une des premières dramaturges (voir sa tragédie *Genséric*, dans le vol. 2 de cette anthologie) fut surtout réputée comme poétesse, de même que sa fille Antoinette-Thérèse Deshoulières (1662-1718) ; enfin, Catherine Bernard (1663-1712) est une célèbre dramaturge contemporaine de Marie-Anne Barbier (voir dans ce vol. sa notice, p. 35, et ses tragédies *Laodamie* et *Brutus*).

ACTE I

SCÈNE I

AGRIPPINE, JULIE.

JULIE

Quelle sombre tristesse obscurcit votre front !
D'où peut venir, Madame, un changement si prompt ?
Hier⁽²⁾ de votre sort vous étiez satisfaite,
Aujourd'hui je vous vois interdite, inquiète⁽³⁾.
5 Aujourd'hui, cependant, en vous donnant la main,
Claudius à vos pieds met l'Empire romain.
Il vous aime, et sans peine oubliant Messaline,
Ses vœux* les plus ardents sont tous pour Agrippine.

AGRIPPINE

10 Il est vrai ; de mes jours j'ai cru voir le plus beau.
Claudius à mes pieds, Messaline au tombeau,
Tout semblait me flatter d'une douce espérance.
Mais d'un sort trop heureux, ô trop vaine apparence !
Mon bonheur va changer, et ce grand changement
Devient, l'aurais-tu cru ?, l'ouvrage d'un moment⁹.
15 En vain j'entends les vœux d'un peuple qui m'adore,
Au trône des Césars je ne suis pas encore :
Et le sort qui m'appelle à ce rang plein d'appas
Pour me précipiter m'attend au dernier pas.

JULIE

Ciel ! que m'apprenez-vous ?

AGRIPPINE

20 Ce n'est qu'à toi, Julie,
Que je veux découvrir que l'empereur m'oublie ;
Qu'une fière rivale ose me disputer
Ce trône où Claudius m'allait faire monter.

JULIE

Madame, à son amour rendez plus de justice.

AGRIPPINE

Non, je n'en puis douter : j'ai tout su de Narcisse.

JULIE

25 Quoi ! Narcisse...

AGRIPPINE

Il est moins à l'empereur qu'à moi :
Et, pour m'être fidèle, il lui manque de foi*.
Mais pourquoi plus longtemps te cacher ma rivale ?
Je sens à la nommer une horreur sans égale.
C'est Arrie. À ce nom, ton esprit est confus.
30 Fille, tu le sais bien, du proscrit Silanus¹⁰,

9. Autrement dit se produit de façon soudaine et inattendue.

10. Claude fit assassiner son proconsul d'Espagne, Gaius Appius Silanus, en 42, sous l'influence de sa femme Messaline, dont Silanus avait refusé les avances, et de son secrétaire Narcisse. Dans les faits, Arrie n'était pas la fille de Silanus. Voir la notice sur la pièce.

Dont le sang fut versé par Claudius lui-même,
Elle doit le haïr encor plus qu'il ne l'aime.
Mais l'Amour, de nos cœurs disposant à son gré,
Rejoint ce que la haine a le plus séparé.

JULIE

35 Claudius aime en vain ; ne craignez pas, Madame,
Que la superbe Arrie approuve cette flamme ;
Et que loin de combattre un odieux⁽³⁾ vainqueur,
Aux dépens de son sang elle donne son cœur.

AGRIPPINE

40 Ah ! que tu connais peu de quel prix est l'empire,
Quand il nous est offert par un cœur qui soupire !
La nature pour lors nous parle vainement.
La fière ambition⁽⁴⁾ parle bien autrement.
Du rang qu'elle promet on ne peut se défendre :
Et c'est la seule voix qu'un grand cœur doit entendre.
45 Mais, si jusqu'à ce rang Arrie ose monter,
Qu'elle sache à quel prix elle doit l'acheter.
Je la perdrai, Julie, et l'empereur lui-même
Ne l'arrachera pas à ma fureur extrême.
Je veux bien cependant suspendre mon courroux,
50 Et lui cacher le bras d'où partiront les coups.
Ma puissance en ces lieux est encore incertaine,
Et je dois y montrer plus d'amour que de haine.
Mais je vois l'empereur ; cachons nos sentiments.

SCÈNE II

LES MÊMES, CLAUDIUS, NARCISSE.

AGRIPPINE

55 Je ne puis vous marquer par trop d'empressements
Combien en ce grand jour où votre amour éclate,
La gloire d'être à vous, et m'occupe, et me flatte.
Oui, Seigneur, Rome entière au comble de ses vœux
Met déjà notre hymen* dans ses fastes heureux ;
Et, voyant réunir dans la même puissance
60 Un sang qui fut toujours sa plus chère espérance,
Elle demande aux dieux témoins de notre foi*
Mille prospérités et pour vous et pour moi.
Hâtez-vous de répondre à l'ardeur de son zèle.
Achevez de former une chaîne* si belle.
65 On n'attend plus que vous ; le peuple, le Sénat
Soupire¹¹ après un nœud qui raffermirait l'état.
Mille cris redoublés préviennent cette fête,
Et déjà l'encens fume, et la victime est prête.

CLAUDIUS

70 Le peuple et le Sénat d'une commune voix
Vous ont rendu justice en approuvant mon choix,
Madame, et les honneurs qu'ici l'on vous destine

11. « Espèrent ». Le verbe s'accorde avec le sujet le plus proche (latinisme acceptable à l'époque dans la langue poétique).

Sont dignes de ma flamme, et dignes d'Agrippine.
Pour mon prochain bonheur tout semble conspirer.
Je vois avec le mien mille cœurs soupirer,
75 Et Rome offre à mes yeux un hommage sincère,
Lorsqu'elle adore en vous Germanicus¹² mon frère.
Mais d'un destin si beau quelques mutins jaloux
Éloignent le moment qui doit m'unir à vous.
Deux d'entre eux arrêtés par les soins de Narcisse
80 Découvriront leur chef à l'aspect du supplice.
Vous voyez qu'à ce soin je me dois tout entier.

AGRIPPINE

Le soin de votre amour n'est-il pas le premier,
Seigneur ? Quelques mutins suscités par l'envie
Doivent-ils décider du bonheur de ma vie ?
85 N'avez-vous plus pour moi ces tendres sentiments,
Qui répondaient si bien à mes empressements ?
Quoi ! le moindre péril vous alarme, vous glace,
Et m'écarte du trône où votre amour me place ?
Ce n'est pas toutefois que ce rang glorieux⁽³⁾
90 De l'éclat qui le suit, éblouisse mes yeux¹³.
La grandeur n'est souvent qu'un pompeux esclavage.
Régner sur un cœur tendre est un plus doux partage.
C'est le seul où j'aspire ; et vous savez, Seigneur,
Que j'aime Claudius, et non pas l'empereur.

CLAUDIUS

J'aime ces sentiments : mais permettez, Madame,
Que je puisse à mon tour répondre à votre flamme.
Un amour si parfait joint à tant de vertus
Mérite l'empereur, et non pas Claudius.
À des traits ennemis ma puissance est en butte.
100 Dois-je vous élever, lorsque je crains ma chute ?
Et de mes tendres soins n'aurai-je d'autre fruit,
Que de voir mon ouvrage en un seul jour détruit ?
Pour vous mettre à l'abri d'un si triste naufrage,
Il faut que des mutins je dissipe l'orage,
105 Et qu'apaisant les flots que l'on vient d'exciter
J'affermisse le trône où je vous fais monter.

AGRIPPINE

C'est donc à tort, Seigneur, que je viens de me plaindre :
Mais quand on aime bien, on trouve tout à craindre.
C'en est fait, je me rends enfin, et votre amour
110 Dans mes tendres frayeurs me rassure en ce jour.
Allez, et par les soins du fidèle Narcisse,
De tous mes ennemis confondez l'injustice.
Jaloux de mon bonheur, ils n'en veulent qu'à moi.
On cherche à m'arracher le don de votre foi*.

12. Julius Cæsar, dit Germanicus (15 av. J.-C. - 19 ap. J.-C.), frère aîné de Claude, célèbre pour ses victoires en Germanie, fut un général, puis un consul romain. Ses victoires militaires et sa grande popularité lui valurent des ennemis : on soupçonna l'empereur Tibère de l'avoir fait empoisonner. Agrippine est sa fille, et s'apprête donc à épouser son oncle.

13. Autrement dit l'éclat attaché au rang d'impératrice ne l'éblouit pas.

115 Ne perdez point de temps. Je cours à votre exemple,
Par des vœux redoublés, demander dans le temple
Que le Ciel, détournant un coup dont je frémis,
Vous sauve à votre tour de tous vos ennemis.

SCÈNE III

CLAUDIUS, NARCISSE.

CLAUDIUS

De tous mes ennemis je ne crains qu'elle-même,
120 Narcisse, et je m'attends à sa fureur extrême,
Sitôt qu'elle apprendra qu'une nouvelle ardeur
Lui fait perdre à la fois et l'Empire et mon cœur.
Je ne me flatte point¹⁴. Je connais Agrippine.
Elle n'en veut qu'au rang que ma main lui destine,
125 Et, quand je lui ravis ce qui flatte ses vœux*,
Je prévois pour Arrie un éclat dangereux.

NARCISSE

Seigneur, je vous l'avoue, Agrippine est à craindre,
Et son cœur irrité ne pourra se contraindre.
Germanicus son père était cher aux Romains ;
130 Et le pouvoir suprême eût passé dans ses mains,
Si de ses ennemis les fureurs obstinées
N'eussent par le poison trahi ses destinées¹⁵.
On ne saurait, Seigneur, si près du premier rang,
Étouffer un désir qu'autorise le sang.
135 Pour la seule grandeur Agrippine soupire.
Vous-même vous alliez l'élever* à l'Empire.
Cet Empire promis est devenu son bien.
Pour se le conserver elle n'oubliera rien.
D'ailleurs, quand votre cœur pour Arrie est sensible,
140 Croyez-vous que le sien ne soit pas inflexible ?
Vos ordres à son père ont fait perdre le jour,
Et son ressentiment s'oppose à votre amour.

CLAUDIUS

Narcisse, je sais trop que la sévère Arrie
Croira par mon hymen* voir sa gloire flétrie,
145 Et que le sang d'un père immolé par mes lois
Est contre mon amour une trop forte voix.
Il me faut surmonter un invincible obstacle.
Mais un Empire offert peut faire ce miracle ;
Et j'espère en ce jour assurer mon repos.
150 Toi, va des conjurés découvrir les complots :
Pour connaître leurs chefs, et punir leur audace,
Emploie en même temps et promesse et menace.
D'Agrippine surtout observe tous les pas.
Je vais trouver Arrie, et je ne doute pas
155 Que son âme...

14. « Je ne me fais pas d'illusion ».

15. Voir la note 12.

NARCISSE

Seigneur, je la vois qui s'avance.

CLAUDIUS

Va, cours, fais éclater ton zèle, et ta prudence.

SCÈNE IV

CLAUDIUS, ARRIE.

CLAUDIUS (*voyant qu'Arrie veut se retirer*)

D'où vient qu'en me voyant vous fuyez de ces lieux ?

Quoi ! voulez-vous toujours vous cacher à nos yeux,

Madame, et tout entière à votre inquiétude⁽⁴⁾,

160 Au milieu de ma cour, chercher la solitude ?

ARRIE

Seigneur, dans les malheurs où mes jours sont réduits,

C'est à la solitude à cacher mes ennuis ;

Et surtout dans un jour où votre hymen* s'apprête :

Ma douleur importune en troublerait la fête.

CLAUDIUS

165 Cette fête, sans vous, serait triste pour moi.

Je ne puis être heureux qu'autant que je vous vois.

Ce discours vous surprend ; et je sais bien, Madame,

Que, si sur votre cœur il faut régler mon âme,

Le voyant tous les jours dans sa haine affermi,

170 Je dois n'avoir pour vous que des yeux d'ennemi.

Mais malgré cette loi que votre cœur m'impose,

Un destin plus puissant autrement en dispose :

Et lorsqu'à vous hair il prétend m'animer,

Je sens trop que le mien¹⁶ ne peut que vous aimer.

ARRIE

175 Moi !

CLAUDIUS

Ne m'opposez point mes feux* pour Agrippine.

Je retire une main que l'amour vous destine,

Et j'ignorais encor le pouvoir de vos yeux,

Lorsque je lui promis un trône glorieux⁽³⁾.

C'est à vous d'y monter. Réglez, réglez, Madame ;

180 Réglez sur les Romains ainsi que sur mon âme.

S'il était ici-bas un rang plus élevé,

Les dieux et mon amour vous l'auraient réservé.

Mais enfin à vos pieds je mets la terre et l'onde¹⁷.

L'époux que je vous offre est le maître du monde :

185 Et, quelque grand qu'il soit, vous voyez toutefois

Que ce maître du monde est soumis à vos lois.

ARRIE

Seigneur, de quelque éclat que votre amour me flatte,

L'excès de vos bontés ne ferait qu'une ingratitude :

16. C'est-à-dire « mon cœur ».

17. « la mer » (terme poétique).